

La parole des pierres

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais, malgré ma peur, – que je cachais du mieux que je pouvais –, je n'aurais laissé ma place à personne ! C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.

Devant moi s'amorçait une longue avenue et je distinguais, dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement.

Minna, c'était ma seconde maman. Sœur cadette de ma mère, elle la remplaçait auprès de moi chaque fois que mon père la sollicitait. Il était rarement disponible, ce qui l'arrangeait bien, pour s'occuper du gamin difficile que j'étais. Cela aurait été déshonorant pour un homme de sa trempe et de son époque. Alors, il appelait à la rescousse la petite sœur, Minna, toujours partante pour venir me préparer des purées, beurrer mes tartines, frotter la crasse derrière mes oreilles et me border dans mon lit en me racontant des histoires. Ah ! Les histoires de Minna. Elles me faisaient oublier l'absence de ma mère, partie soigner sa tuberculose dans un sauna lointain.

Du plus loin que je me souviens – j'avais sept ans lorsque Minna a pris la place de ma mère pour la première fois – j'ai l'image d'une jeune fille tour-à-tour joyeuse et grave. Le temps d'une respiration, elle pouvait passer d'un rire insouciant à une profonde mélancolie, parfaite illustration de ces années d'après guerre où l'on tentait d'oublier cette tragédie dans l'insouciance mais qui nous rattrapait toujours de ses doigts de cendres.

Les histoires de Minna étaient toutes terrifiantes. Elle me les racontait le soir, au creux du lit, loin des oreilles de mon père qui lui interdisait ces contes cruels. Elle devait me faire réciter mes prières avant de me coucher, et c'était tout. Obéissante, Minna débitait avec moi le « je vous salue Marie » avant d'éteindre la lampe. Son lit jouxtait le mien et, dès que l'obscurité nous enveloppait, sa voix se frayait un

chemin jusqu'à mon oreille, sa voix qui avait soudain des inflexions rauques, lesquelles suffisaient à me donner la chair de poule. Les histoires pour enfant qu'elle passait à la moulinette de son imagination se métamorphosaient en contes barbares. Puisant dans les légendes bretonnes, elle ne retenait que les épopées sanglantes et tragiques, m'entraînant sur les traces de Mélusine à la queue de serpent, ou bien de Viviane, la dame du lac qui retenait Merlin captif au fond de la forêt de Brocéliande. Les grincements sinistres de la charrette de l'Ankou venu chercher les morts punctuaient régulièrement ses récits. Et les enfants, même les plus sages, se retrouvaient toujours victimes d'une sorcière ou prisonniers dans une tour gardée par un dragon.

J'avais douze ans quand Minna commença à abandonner ses histoires qui ne m'effrayaient plus pour me raconter des bribes de la tragédie dont elle avait été témoin.

Je suis né en juin quarante, autant dire en pleine débâcle, et mon père ne trouva pas mieux que de me prénommer Philippe, comme le Maréchal. Je garde peu de souvenirs de cette période troublée, seuls m'ont marqués le soulagement et la liesse de mon entourage à l'annonce de la libération de notre pays. Mes parents vivaient à Ploemeur, petit village bigouden qui avait vu déferler le long de ses rues et jusque dans ses maisons l'invasion vert de gris. Ils me tenaient à distance des horreurs de la guerre et, grâce à un cousin fermier, nous n'avons pas souffert de la faim. Je n'ai rien su des enfants juifs raflés dans les écoles du canton et des otages fusillés en représailles de l'assassinat d'un officier allemand. Je crois que, comme bon nombre de français, mes parents se faisaient caméléons en attendant des jours meilleurs. La guerre terminée, on n'en parlait pas, tout simplement. Minna, étrangement, s'était ralliée à ce consensus silencieux, elle qui pourtant, en matière d'histoires tragiques, était virtuose.

À douze ans, je perdis ma mère et quittais l'enfance d'un coup. Peut-être faut-il voir dans ce drame la raison des confidences brutales de Minna. Après le décès de sa sœur unique, ma tante rompit ses fiançailles avec le fils du pharmacien et sombra dans la mélancolie. Je ne pouvais imaginer alors qu'elle était torturée par de noires pensées. Jusqu'à ce soir d'hiver balayé de bourrasques de neige qui

l'obligèrent à passer la nuit chez nous. Pelotonnée dans son ancien lit voisin du mien, elle retrouva d'instinct le rituel de l'histoire.

Cette nuit, durant laquelle je ne pus fermer l'œil, fut la première d'une longue série. Minna avait ouvert la bonde et ne s'arrêterait que quand le flux de ses révélations serait tari. Alors que j'étais passé à côté de la guerre, Minna, elle, l'avait vécue dans sa chair.

En juin quarante, alors que j'ouvrais les yeux sur un monde en folie, ma jeune tante découvrait l'amour avec la fougue de ses vingt ans. Il s'appelait Loïc, il était beau, il était brave et jurait de bouter l'ennemi hors de Bretagne. Il prit le maquis.

Pendant que je grandissais dans le cocon d'insouciance que mes parents avaient tissé autour de moi, on raflait les juifs par familles entières. On allait les débusquer jusqu'au fond des campagnes et on les arrachait à toute une vie à coups de cravaches et d'ordres brefs. Un jour, des camions militaires surgirent dans la quiétude de notre village. Tout alla très vite. Ils repartirent avec leur chargement humain. L'un des camions s'était enfoncé dans les bois jusqu'au manoir, comme on appelait dans le pays cette ancienne maison de maître devenue la résidence d'un notaire, Maître Shimon, de son épouse et leurs cinq enfants. Minna, qui était leur employée, avait assisté à leur arrestation. Quand les soldats avaient surgi dans la cuisine où les enfants prenaient leur petit déjeuner, la petite Salomé, âgée de deux ans comme moi, s'était précipitée dans les bras de ma tante qui avait tenté de l'arracher aux griffes des ravisseurs. En vain. Ils l'avaient obligée à lâcher la fillette à coups de cravache.

Le récit s'était achevé là car les sanglots trop longtemps retenus empêchèrent Minna de poursuivre. Je quittais mon lit pour la rejoindre dans le sien et je la berçais avec des mots qui apaisent, ces mêmes mots qu'elle me chuchotait pour éloigner mes peurs d'enfant.

Tout à mon évocation, je remontais lentement l'allée bordée de platanes que l'automne teintait de roux. Les feuilles au sol, que personne ne songeait à ramasser, crissaient sous mes pas. Au bout du chemin, la silhouette du manoir m'apparut plus distincte. Une désolation accablante suintait de ses murs. Les fenêtres avaient été condamnées, et la façade énucléée avait laissé choir à ses pieds quelques une de ses

pierres. Ça et là gisaient des fragments de gouttières et d'ardoises arrachées par des vents rageurs. La fière demeure d'antan, rongée par l'humidité, se délitait peu à peu. Si on ne faisait rien, bientôt elle retournerait à la forêt. Déjà, de jeunes arbrisseaux effrontés colonisaient sa terrasse. Dans la crainte d'une chute de pierre ou de poutre, je n'osais y pénétrer. La raison était tout autre mais je cherchais à me donner le change. La vérité, c'était cette peur de réveiller l'âme des disparus. Malgré l'état de délabrement avancé de la bâtisse, je sentais son souffle sur ma chair et une agitation étrange et insistante me secoua. J'ai su à cet instant que l'esprit des morts m'attendait.

Nuit après nuit, Minna m'avait révélé l'histoire tragique du manoir. Après le départ de la famille Shimon, qui serait parquée à Drancy avant d'être éliminée à Treblinka – mais cela, on ne l'apprendrait que bien plus tard – la Gestapo mit la main sur le manoir dont la situation isolée n'était pas le moindre de ses atouts. Les gestapistes vidèrent la cave de ses bonnes bouteilles qu'ils burent à la gloire du Führer, puis ils installèrent leurs instruments de torture.

Une famille entière, le père, la mère et leurs cinq enfants, décimés, cela ne leur suffisait donc pas ? Ils voulaient du sang, encore du sang. Après celui des juifs, ce fut le sang des résistants qui macula le sol de la demeure devenue prison. Ceux qui osaient s'aventurer dans les bois alentours rapportaient l'effroi des hurlements qui perçaient les murs malgré leur épaisseur. Parmi ces cris, il en est un que Minna n'aurait jamais voulu imaginer, celui de Loïc. Le jeune homme avait été arrêté avec deux membres de son réseau alors qu'ils convoyaient des armes parachutées. À la libération, on a retrouvé des centaines de corps enterrés dans le potager derrière le manoir. Loïc était parmi eux.

J'ai compris les visites fréquentes de Minna au cimetière quand elle m'a dit qu'ils y reposaient tous, désormais. J'ai compris pourquoi le manoir, laissé à l'abandon, était un lieu qu'on évitait. Aujourd'hui, l'écho des cris et le sel des larmes versées restent gravés au cœur des pierres muettes.

Et puis Minna est partie, très loin, avec l'homme qu'elle s'était choisi, cet étranger du nouveau monde. Elle a mis l'océan pacifique entre ses vieux démons et elle, mais cela n'a servi à rien. Elle a vécu sa vie américaine comme un film

hollywoodien, essayant d'oublier son pays natal, puis, elle s'est retrouvée veuve. C'est ce qu'elle m'a avoué quand, se sachant atteinte d'un cancer, elle est revenue chez nous. Elle voulait respirer encore l'air vif et apaisant de sa Bretagne. Durant ce répit de quelques mois que la maladie lui a abandonné, nous avons repris le cours de nos histoires chuchotées dans le secret de la nuit.

À présent, me voilà qui arpente les allées du cimetière communal. Je rends visite à ma mère, mon père, mais surtout à Minna qui repose auprès de son amour supplicié. C'est moi qui ai voulu ce rapprochement, même s'il ne remplacera jamais le bonheur volé. La dalle n'est pas encore posée sur sa tombe où les fleurs n'en finissent plus de sécher.

Minna m'a quittée. Elle me laisse le lourd héritage du passé et sa fortune. Je suis son légataire universel et, surtout, le dépositaire de ses vœux. Au cours de nos nuits blanches, Minna et moi avons tissé, fil après fil, ce projet colossal.

La fondation Loïc et Salomé va bientôt voir le jour. Elle est chargée de racheter le manoir et de le restaurer afin qu'il devienne un lieu de mémoire, que jamais la barbarie ne repousse sur le terreau de l'oubli.

Et moi, Philippe, l'enfant de la débâcle, celui à qui on voulait cacher la guerre, je vais laisser parler les pierres.